

Mémoire fossile

Simplex, magistraux et autres antidotes, de Pierre Bergounioux, Verdier, 74 p.

Un peu de bleu dans le paysage, de Pierre Bergounioux, Verdier, 105 p.

Daniel Laforest

Numéro 186, septembre–octobre 2002

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/18017ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Laforest, D. (2002). Mémoire fossile / *Simplex, magistraux et autres antidotes*, de Pierre Bergounioux, Verdier, 74 p. / *Un peu de bleu dans le paysage*, de Pierre Bergounioux, Verdier, 105 p. *Spirale*, (186), 52–53.

MÉMOIRE FOSSILE

par Michel de M'Uzan, suppose l'existence d'un système psychique de défense immunitaire dont le psychanalyste doit pouvoir affaiblir momentanément la capacité de reconnaître ce qui vient du psychisme de l'autre et de le rejeter.

Le don au féminin

L'identifiant à son art de la réception, la femme revendique le don comme son mouvement propre dans la sexualité. Mais pour Godbout, il y aurait une pulsion du don en chacun de nous. La question ne serait donc plus de savoir comment on peut parvenir à donner mais d'identifier les résistances qui s'opposent en nous à la décharge de cette pulsion.

Si c'est le don qui a été premier et non le troc, comme le soutient Godbout, et si une pulsion du don existe en nous, une telle pulsion ne relève-t-elle pas de la mémoire phylogénétique comme trace de l'alliance liée au meurtre du père? Cette idée ne serait-elle pas cohérente avec celle de l'auteur, pour qui le don est ce qui met fin à la vengeance? Elle me semble quant à moi plus pertinente que la théorie élaborée par Serge Viderman (voir la recension en page 50).

Mais cette pulsion du don, si elle existe, est aussi pulsion d'effraction dans le psychisme de l'autre, répétition de l'effraction primordiale en nous du psychisme de notre mère, effraction traumatique mais vitale par laquelle nous naissons à la vie psychique. En retour, se forme un désir du désir de la mère, un désir de s'emparer de son désir de donner. Le mouvement du don se forme dans un mouvement de captation du désir de l'autre de donner, mouvement de captation pouvant rejoindre une pulsion d'emprise qui se joue dans le choix du cadeau par lequel on cherche à deviner le désir de l'autre et qui se rejoue encore jusque dans toute tentative de penser le don.

C'est sur le refus de recevoir le don que Jacques T. Godbout conclut son livre en élargissant la question aux rapports de l'Occident et du Tiers-Monde par une pensée de Serge Latouche tirée de son livre *L'occidentalisation du monde* : « *c'est en donnant que l'Occident acquiert le pouvoir et le prestige qui engendrent la véritable destruction culturelle. L'Occident se tient hors d'atteinte et continue de donner sans rien accepter. Il s'approprie le cas échéant mais ne reconnaît aucune dette et n'entend recevoir de leçon de personne.* » C'est aussi ce que nous enseigne la clinique, à savoir que la pulsion thérapeutique qui veut exercer son pouvoir sans rien apprendre ni recevoir du patient est une pulsion destructrice.

Patrick Cady

SIMPLES, MAGISTRAUX ET AUTRES ANTIDOTES de Pierre Bergounioux
Verdier, 74 p.

UN PEU DE BLEU DANS LE PAYSAGE de Pierre Bergounioux
Verdier, 105 p.

LYA d'abord un sol uniforme, terreux et compact, strié de granit, dont les limites s'incurvent en niant l'horizon. Il y a ce sol qu'on découvre parsemé d'êtres, d'hommes et de femmes un peu figés comme dans la sépia d'une ancienne photographie. Ils sont presque indistincts, à peine évoqués par le mouvement qu'ils déploient encore, par leurs actes. Mais ce sont des spasmes; ceux d'une agonie lente qui précède le moment de la disparition. Et puis ces gens ne parlent pas, ou pas vraiment; ils s'agitent plutôt, en répétant continuellement certains gestes qui les caractérisent, à travers lesquels ils ont été saisis. L'émotion survient alors, sur les rebords de cette sorte de cadre enfermant la fatalité. Une émotion triste et lancinante qui renvoie à soi-même, à ce que nous sommes devenus en prenant le livre : des lecteurs happés par Bergounioux, en proie à un fort plaisir esthétique mais aussi forcés de se regarder autrement, de se percevoir incomplets. Nous nous voyons alors participant d'une tragédie essentielle où les contradictions qui nous font, les espaces vides en nous comme les marges qui nous déchirent, sont les variations d'un écart premier, celui qui nous sépare de l'origine.

Pierre Bergounioux publie ainsi, depuis bientôt vingt ans, de courts romans qui sont comme des feuilles, où l'écriture remue avec opiniâtreté les mêmes souvenirs en ne variant qu'imperceptiblement l'éclat projeté par ceux-ci sur l'imagination. Il porte son regard vers le lieu qu'il qualifie lui-même d'originel; l'endroit des impressions premières devenu, par cette contraction temporelle séparant l'écrivain du moment passé qui l'inspire, le berceau de son écriture. Ces variations mémorielles sur un même thème, l'angle changeant du regard porté sur la région ancestrale où se retracent l'origine et l'enfance de l'écrivain, le Limousin en France, suffisent à faire œuvre. Une œuvre impressionnante de maîtrise, tissée dans une langue riche et sinieuse, mais jamais absconse cependant. Les premiers livres publiés chez Gallimard sont remarquables, dans les années 1980, ce qui a pour effet de multiplier le nombre de publications suivantes, généreusement distribuées par Bergounioux à une foule de plus petits éditeurs, plus discrets et sobres, à l'image de l'auteur. Flohic, les éditions du Laquet ou Fata Morgana, par exemple, publient ainsi les superbes plaquettes de Bergounioux, comme depuis quelques années

Verdier, où sont parus simultanément ses deux derniers récits : *Un peu de bleu dans le paysage* et *Simples, magistraux et autres antidotes*. Ces deux livres donnent, comme les œuvres précédentes de l'auteur, l'impression d'une petite scission dans le matériau inusable que travaille l'écriture. Chacun déploie une impression, une humeur presque imperceptible qui lui est propre. Dans *Simples, magistraux et autres antidotes*, c'est la faille insondable entre le monde matériel et le monde ressenti que parcourt l'écriture, comme un frémissement. *Un peu de bleu dans le paysage*, en guise d'écho à ce thème fondamental, présente une série d'épisodes plus objectivés au gré desquels Bergounioux dessine quelques personnages issus de ses souvenirs d'enfance, à qui il rend une forme d'hommage tendre en tentant de saisir ce qui en eux relevait de l'infini.

La prison de l'enfance

Ceux qui connaissent Bergounioux connaissent aussi l'enclave unique où se précipitent les moments épars de ses souvenirs. La région rurale, refermée par les concrétions granitiques naturelles qui l'entourent et par les cours entrecroisés de deux rivières, sert de théâtre à des scènes que l'écriture fait se jouer et rejouer avec une belle continuité. On pourrait soupçonner la mémoire d'enfance d'être appelée en renfort pour soutenir l'adulte devenu vacillant, mais avec Bergounioux cela prend une autre couleur. Il ne faut pas y voir les habituelles années d'apprentissage propres à ce genre de réminiscences littéraires. Disons plutôt que les livres de Bergounioux renferment des fragments d'enfance, qui évoquent un regard en lambeaux, une suite sans ordre de questions que le narrateur se poserait à nu, tout près de l'essence originelle, sans jamais pourtant parvenir à celle-ci : « *L'univers où nous sommes enfermés, les occupations, les pensées qu'il nous dicte s'effiloquent. Il y a place pour autre chose, quand ce ne serait que son attente.* » Ce sont ces questionnements sur la nature de notre rapport aux choses, égrenés dans la narration contemplative qu'on lui connaît, que Bergounioux met de l'avant dans ses deux derniers récits, et ce avec plus de netteté, davantage de dépouillement qu'auparavant. Avec *Simples, magistraux et autres antidotes*, le plus bref des deux, il ne faut pas se laisser leurrer par le titre



Autels de fortune de Serge Murphy, 2001

Richard-Max Tremblay

aux connotations médicales. On recherche des antidotes à l'enfermement d'une enfance vécue dans l'ennui pastoral, dans le temps gangrené qui ne sort pas d'un lieu où la modernité ne s'est installée que tardivement, trop tard en tout cas pour le narrateur, dont les paroles rassemblées en des chapitres concis évoquent la ligne du regard, tracée vers l'extérieur : une ligne de fuite. Toutefois, si la fuite est nécessaire, il faut premièrement s'échapper de soi-même, devenir absent à cette forme consciente en laquelle l'ennui s'installe irrémédiablement, et ce avant même de quitter l'étouffant lieu de la naissance.

Les choses. Ce mot si banal, utilisé auparavant avec un égal bonheur par Georges Perec, désigne pour Bergounioux la part du monde physique qui demeure à jamais inaccessible à la pensée. Les choses dans l'univers rural de Bergounioux semblent dénuées de centre; les phrases s'enroulent autour d'elles en multipliant les qualificatifs, et souvent ne les nomment pas. Par une suprématie terrible elles finissent toutefois par faire ployer les êtres, qui alors s'agitent et se fatiguent très vite, pressentant sans le comprendre qu'ils disparaîtront bien avant toute cette matière inerte. Les choses se présentent sous leur jour frustré et lourd, jamais éloigné dans ce qu'elles évoquent de la roche du plateau granitique où prennent place les souvenirs. Elles sont pelles, enclumes, arbres, ou rivière grondante, mais ce ne sont là que formes passagères puisqu'elles surviennent dans le récit pour constituer ce sur quoi se heurtent les personnages et glisse la narration. En elles se révèle l'incomplétude du monde pour ceux qui ont à charge de le dire, de le nommer avec des mots qui deviennent presque futiles, puisque ce faisant on se découvre aussi incomplet : « *J'ai rangé mon livre, un ouvrage récent au parfum de papier neuf, d'amande amère de colle fraîche, où il était question des signes — c'était la mode alors —, pour saluer les fantômes que nous égrenons en*

chemin, les êtres de nous-mêmes que nous avons laissés en gage aux lieux traversés, aux jours qu'on dit passés. » Au-delà du périmètre des choses, comme toujours autour d'un manque, prend forme l'espace de l'imaginaire qu'il faut combler. Chez Bergounioux, comme il est question de mémoire, le déploiement de la fiction a l'aspect premier d'une réflexion assez particulière sur le temps.

Une écriture d'entomologiste

C'est avec un regard pointilleux mais lent, sans saccades ni mouvement brusque, sans action dirait-on, que Bergounioux visite la mémoire de sa région natale. Cette prose indolente, Bergounioux peut se permettre d'en déployer tous les excès puisque son Limousin est construit comme un lieu hors du temps historique. Ce dernier est réduit à une rumeur certes grandissante avec l'avancée de la modernité, mais dont les échos sont encore trop distants pour avoir une quelconque incidence sur l'éternité laconique dans laquelle baigne le haut-plateau français. Et c'est d'ailleurs un effet de télescopage vertigineux qu'offrent certains passages, balançant entre le temps cristallisé du quotidien livré à l'immobilisme des choses naturelles et le soupçon d'une vague lointaine, impitoyable, portée par deux Grandes Guerres, véhiculant un sentiment indéfini d'immensité inhumaine.

Si Bergounioux affirme avoir hérité des mots en même temps que la civilisation moderne balayait celle d'où il provient, cela n'a vraisemblablement eu pour effet que d'encourager cet effort qu'il met à convoquer le langage afin de peindre le rapport disparu des hommes aux choses, un rapport qui l'a, lui aussi, façonné. En fait, on dirait que Bergounioux arrête son regard plongeant à la terre, sur sa rugosité et son intemporalité; une terre sur laquelle se déplacent lentement les personnages

qu'on rencontre dans ses récits, capturés dans leur processus de fossilisation. *Un peu de bleu dans le paysage* donne à lire, dans son dernier chapitre éponyme, le souvenir d'un de ces hommes appartenant entièrement à la campagne originelle de l'auteur. Un authentique glèbeux, sans âge, apparemment moulé dans le paysage et surtout dans la matière forte de l'aride environnement matériel.

Au bout du compte, c'est une courageuse indétermination qu'adopte Bergounioux dans l'usage littéraire de ses souvenirs. Là où on voudrait qu'il se réjouisse de ce que la modernité achève aujourd'hui de libérer un monde qu'il dépeint lui-même, par moments, comme quasi médiéval, un monde où dans son enfance il nous dit avoir goûté aux « *atteintes et aux privations inhérentes au réel* », il finit par écrire que le siècle qui s'achève n'aura donné les hommes à eux-mêmes et à l'Histoire que pour « *entrer en convulsion* », laissant passer des « *monstres à l'approche rampante* ». Ailleurs il s'attendrit sur la figure falknerienne de la paysannerie dans « *Un peu de bleu dans le paysage* », écrivant sans ambages qu'en elle il perçoit rien de moins que « *le sel de la terre et le meilleur de ses enfants* ». On pourrait continuer ainsi longtemps, désignant les contradictions qui sous-tendent la voix dans l'univers riche de Bergounioux. Mais pourquoi ne pas s'arrêter ici justement, à ce principe de la contradiction qui, n'étant en rien éloigné du doute, dessert si bien l'écriture? Il y a très peu de certitudes chez Bergounioux. Peut-être n'y en a-t-il même que deux, seulement. D'abord celle qui justifie l'écriture, à savoir que « *nul, après nous, ne témoignera que nous avons été* », et puis une autre qui fait de l'écrivain une forme de naufragé, s'agrippant à la mémoire. En effet : « *Qu'aura-t-on fait, sa vie durant, sinon esquisser quelques figures, repousser d'un pas ou deux le chaos?* »

DANIEL LAFOREST